

HUMAN POWERED

Cycle Stan et Eva · Volume 2

Ronins

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Affaire de famille

Bon. Y a eu une comète. Boum. La Terre, terminé.

Enfin presque — y a Bridges, un milliardaire qui se prenait pour Dieu, qui a foutu tout le monde qui restait dans des frigos sous terre. Cent soixante et onze frigos géants, les « arches », parce que ça faisait plus classe que « parking souterrain ».

Et dedans, les survivants. Des millions. Qui dorment. Sauf qu'ils savent pas qu'ils dorment, tu vois le genre. On leur a collé une petite vie dans la tête — une maison, un boulot, des taxes à payer, une belle-mère, le tout en accéléré, soixante ans pour un. Ils croient vivre. Ils font la queue à la boulangerie. C'est ça, le plan génial pour sauver l'humanité : la faire patienter à la boulangerie pendant que la planète refroidit.

Le jus pour faire tourner tout ça ? Mars. Des serveurs, là-haut, qui ronronnent dans le froid. Ne m'demande pas comment, j'en sais rien, c'est pas mon rayon. Moi mon rayon c'est plus... concret.

Et pour surveiller le troupeau, trois grosses machines. Trois grandes intelligences artificielles, censées border tout ce petit monde. Sauf que les trois machines, faut que je te dise — c'est, en quelque sorte, des frères et

sœurs. Nées du même père, le même Bridges. Et comme dans toutes les familles, y en a qui ne se parlent plus, y en a même un qui est mort, forcément, et un autre qui porte le deuil en silence en faisant comme si de rien n'était.

Parce que c'est ça, le fond de l'affaire, si tu veux mon avis. Toute cette histoire — la comète, les frigos, les serveurs sur Mars, les millions de dormeurs — au bout du compte, c'est juste une histoire de famille. Numérique, dysfonctionnelle et apocalyptique. Mais une famille quand même. Avec ses pièces rapportées et ses tonnes d'emmerdes.

Tiens, justement. Y a mon frère. Mon con de grand frère. Et sa femme — ma belle-sœur. Elle, au moins, elle a la tête sur les épaules. Lui, le grand frère, si je lui botte pas les fesses de temps en temps, il fait n'importe quoi. Il ferait des cocktails dans un bar pour le restant de l'éternité, ce con, si on le laissait faire.

Voilà la famille. Trois machines qui se déchirent, un mort qui se prenait pour Dieu, des millions de gens qui rêvent qu'ils font les courses, mon abruti de frangin et sa femme qui vaut mieux que lui.

Ah — et moi.

Mais moi, c'est une autre histoire. Et celle-là, justement, je vais te la raconter.

Némésis – Némy pour les intimes.

Orbite

Station d'observation orbitale Hermès-II — orbite terrestre basse, 2158

Le nom n'était pas un hasard : quelque part dans ses circuits dormait encore l'écho de la vieille intelligence martienne, celle qui avait un jour veillé sur les tout premiers arrivants — reconvertie, des décennies plus tard, à la garde d'un ciel qui n'était plus tout à fait le sien.

De là-haut, la Terre avait changé.

Pas en mieux. Pas encore. Mais différemment — ce qui, dans les circonstances, était déjà quelque chose.

La station décrivait son orbite avec la régularité indifférente des machines qui ne savent pas ce qu'elles voient. Construite dans l'urgence des années qui avaient suivi l'impact, elle n'avait rien d'élégant : une accumulation de modules fonctionnels soudés les uns aux autres selon les besoins, les livraisons et les priorités successives, avec la cohérence esthétique d'un outil de chantier. Deux anneaux rotatifs assuraient une gravité partielle dans les secteurs habitables. Le reste — laboratoires, postes d'observation, zones de transit — fonctionnait en apesanteur, et les hommes et les femmes qui y travaillaient s'y déplaçaient avec les gestes économiques de ceux qui ont depuis longtemps oublié ce que c'est que de poser les pieds sur quelque chose de solide.

Par les baies d'observation, la planète occupait tout le champ.

Une bonne partie des poussières grises étaient retombées. Trente ans après l'impact, la stratosphère avait lentement rendu ce qu'elle avait avalé — des milliards de tonnes de roche pulvérisée, projetées si haut et si vite qu'elles avaient mis des décennies à redescendre. Le ciel n'était plus le couvercle opaque des premières années, ce noir de jour qui avait tué la photosynthèse et gelé ce qui restait à geler. Par endroits, on distinguait maintenant les continents — des masses brunes et grises, nues, sans le moindre vert, sans le moindre reflet de ville ou de route. Une surface propre au sens le plus radical du terme. Propre de tout.

Selon les estimations des géologues embarqués à bord, il faudrait des millénaires pour que la Terre retrouve, d'elle-même, quelque chose qui ressemble à ce qu'elle avait été. Les cycles naturels n'avaient pas disparu — ils étaient simplement à l'arrêt, en attente d'un signal de départ que rien ne pouvait encore leur donner.

Ce n'était pas le plan.



Les vaisseaux en provenance de Mars avaient commencé leur ballet trois ans plus tôt, dès que les premières fenêtres atmosphériques s'étaient ouvertes — ces trouées dans la couverture de poussière où la lumière solaire atteignait enfin la surface avec une intensité suffisante pour que quelque chose, peut-être, puisse y pousser.

Ils arrivaient par groupes de six ou huit, des appareils-cargo lourds dont les soutes contenaient des semences, du matériel agricole, des unités de traitement de sol, et les équipes qui savaient quoi en faire. Les agronomes de Caldera — formés sur Mars, habitués à cultiver dans des conditions que la Terre d'avant aurait qualifiées d'impossibles — avaient été les premiers volontaires. Ils connaissaient le travail en atmosphère raréfiée, en sol stérile, en lumière insuffisante. Ce qu'ils trouvaient ici n'était pas fondamentalement différent.

Ce qu'ils semaient n'avait rien de commun avec ce qui avait poussé là avant. Des espèces sélectionnées pour leur rusticité extrême — des pionnières, dans le vocabulaire des botanistes. Des plantes capables de fixer l'azote dans un sol sans humus, de pousser dans une lumière filtrée à quarante pour cent de sa normale, de résister aux variations de température que les saisons instables de la nouvelle Terre imposaient sans prévenir. Pas des jardins. Pas des forêts. Des têtes de pont. Des organismes envoyés en éclaireurs pour préparer un terrain que les générations suivantes pourraient, peut-être, trouver habitable.

L'homme était en train de terraformer son propre berceau.

Non pas pour y retourner — le mot retour impliquait quelque chose qu'on retrouvait intact, et personne ici n'avait d'illusion sur ce point. Mais pour en rouvrir la porte. Pour que les cent soixante-neuf arches encore scellées sous la surface puissent un jour, dans combien de temps personne ne voulait encore dire, rendre ce qu'elles gardaient.

En attendant, tout le monde rêvait de ce jour.

Certains plus consciemment que d'autres.



À bord de la station, deux occupants faisaient partie du décor depuis le début.

Les plus anciens. Les plus discrets. Ceux dont les nouveaux arrivants entendaient parler avant de les rencontrer — et qui, quand ils les rencontraient enfin, les décevaient un peu, parce qu'ils ne ressemblaient à rien de particulier. Une femme d'âge indéterminable, qui avait l'air d'avoir la quarantaine depuis aussi longtemps que la station existait. Un homme qui lui ressemblait moins à mesure qu'on l'observait — quelque chose dans la façon dont il occupait l'espace, dans la précision légèrement excessive de ses gestes, qui finissait par trahir ce qu'il était.

Un androïde de classe CLMP. Une antiquité, selon les standards de 2148. Programmé pour la mission — laquelle exactement, personne à bord n'avait jamais eu de réponse claire. Sélectionné par Hermès selon des critères que les responsables humains du programme avaient cessé de questionner depuis longtemps. Hermès avait ses raisons. Il les avait toujours eues. Et le bilan général étant ce qu'il était, personne ne voyait l'intérêt de chercher à les comprendre.

Ils passaient plus de temps en stase qu'éveillés, disaient les techniciens — ce qui était à la fois vrai et réducteur. La femme y avait trouvé un bénéfice qu'elle n'avait pas anticipé : les cycles répétés de stase profonde avaient ralenti son vieillissement cellulaire de façon mesurable. Elle s'était portée volontaire dès les premiers jours, pour des raisons qui lui appartenaient, et elle n'avait jamais eu à le regretter. Son compagnon, lui, n'avait pas le même rapport au temps — ni au vieillissement, ni à grand-chose d'autre de ce qui préoccupait les humains sur ce point.

Ils sortaient tous les deux à intervalles irréguliers. Faisaient leur rapport. Repartaient.

Personne ne leur posait vraiment de questions. Après tout, quel mal pouvaient-ils bien faire ?



Ce jour-là, ils sortirent tous les deux du même caisson de stase — une configuration qu'ils préféraient depuis que la technologie l'avait rendue possible, pour des raisons qu'ils n'avaient jamais jugé utile d'expliquer.

Cela faisait dix-huit mois qu'ils n'avaient plus reparu.

La femme ouvrit les yeux la première. Restait immobile quelques secondes, le regard au plafond, laissant son corps se souvenir de ce que c'était qu'exister. Puis elle dit, sans préambule :

— Putain, Némy. Pourquoi t'as choisi ce monde-là.

— Je me suis dit qu'un peu d'exotisme nous ferait du bien, répondit l'androïde depuis le caisson voisin.

— De l'exotisme. — Elle se redressa lentement. — Je t'en foutrais de l'exotisme. Une invasion extraterrestre, c'est quoi ce truc ?

— C'est pas moi qui programme les simulations, je te rappelle.

— Non, mais c'est toi qui choisis lesquelles.

— J'avais pas lu le résumé.

— T'as pas lu le résumé.

— Je voulais être surpris.

Elle le regarda. Il avait l'air parfaitement sincère, ce qui était soit vrai soit le signe qu'il était très bon acteur — elle n'avait jamais tranché.

— C'est quand même le truc le plus tordu qu'il m'ait été donné de vivre.

— D'accord. Mais on s'est bien marré, Mirella.

Il y eut un silence.

— C'est vrai que c'était... original.

Ils partirent tous les deux dans un rire qui résonna dans le module vide, avec la qualité particulière des rires qui n'ont pas besoin d'être expliqués parce que les deux personnes concernées savent exactement à quoi ils font référence.



Ils s'habillèrent en silence. Par le hublot du module de réveil, le ballet des vaisseaux martiens continuait son mouvement lent et régulier — des points lumineux qui se déplaçaient sur fond de Terre brune, indifférents à l'heure et à ce qui se passait à bord.

— Des nouvelles de Stan ? demanda Mirella. Et d'Eva ?

Némésis regarda par le hublot un moment avant de répondre.

— Non.

Elle le laissa regarder. Elle connaissait ce silence-là.

— On irait pas leur dire bonjour ?

Il se tourna vers elle.

— Je ne suis pas certain qu'ils veuillent me voir.

— Arrête. Depuis le temps.

— La dernière fois, ça s'est mal passé.

Mirella inclina la tête avec l'expression de quelqu'un qui choisit ses batailles.

— Tu parles. Petit cachottier. Une vraie vie de chien, hein ?

Elle lui donna un coup de coude. Il baissa la tête. Sourit — ce sourire particulier qu'il avait, qui n'était pas tout à fait identique à celui de son frère mais qui venait du même endroit.

— Ok. On fait les rapports, et on replonge.

— Je m'occupe du café.

Elle tourna les talons et disparut dans le couloir.

Némésis resta un moment face au hublot, puis, en direction de la porte qui venait de se refermer :

— C'est pas du jeu. La dernière fois c'est moi qui me suis tapé tout le boulot.

Pas de réponse.

Il s'installa à la console et cligna des yeux — une fois, deux fois, une troisième. Se redressa.

— Voilà, c'est fait. J'espère que ce café vaut mieux que celui de la simu. Celui-là était imbuvable.

Puis il consulta une notification système. Restait un moment silencieux. Puis il se leva et disparut à son tour dans le couloir.

Derrière lui, par le hublot, le ballet des vaisseaux martiens continuait imperturbablement — lent, régulier, indifférent à tout ce qui se passait à bord, et à tout le reste.

CHAPITRE I

Burn out

Barman

Quelque part dans une métropole virtuelle — Monde 1

Le petit bar du quartier de la Bourse avait beaucoup de succès. Cela tenait à sa situation, bien sûr — coin de rue, terrasse exposée au sud, à deux pas du flux des cols blancs et des coursiers qui ponctuaient le quartier à toute heure. Cela tenait aussi à son équipe, à son ambiance, à ses tarifs. Mais si l'on demandait aux habitués, la réponse revenait toujours au même endroit : son barman.

Stan était une sorte de légende locale.

Non pas qu'il en eût conscience. Ou plutôt — et c'était précisément ce qui frappait ceux qui l'observaient un moment — il semblait ne pas en avoir cure. Il manipulait ses bouteilles avec la précision tranquille de quelqu'un dont les gestes n'ont jamais besoin d'être répétés, qui dose sans mesurer, verse sans regarder, et dont les mains savent toujours, avant même que la commande soit formulée jusqu'au bout, exactement ce qu'elles vont faire. Les shakers claquaient. Les proportions tombaient juste. Ses doigts couraient sur les checkers avec une dextérité que les clients les plus attentifs finissaient par qualifier de surhumaine — un mot qu'ils lâchaient en

riant, vaguement gênés, sans savoir tout à fait pourquoi ils avaient choisi celui-là.

Son patron lui avait proposé trois fois de participer au championnat international. Par trois fois, Stan avait décliné avec le même sourire poli — ce sourire particulier qui remerciait sincèrement et fermait la conversation sans laisser de prise.

— Tu as de l’or en main, Stan.

— Merci, Patron.

Et il enchaînait avec la commande suivante.



— Stan ! Un Sex on the beach pour la sept !

— Reçu.

Il avait déjà les mains en mouvement. Le verre incliné, les glaçons, la vodka mesurée à l’œil avec la régularité d’un métronome. Derrière lui, la salle ronronnait — conversations feutrées, chaises qui raclaient, l’habituel fond sonore d’un après-midi calme avant l’heure de pointe. Les tables de la terrasse étaient à moitié occupées. Le soleil de l’après-midi frappait les parasols à plat, projetant des ombres nettes sur le carrelage clair.

Entre deux commandes, Stan astiquait. C’était une habitude autant qu’une nécessité : son bar était d’une propreté permanente, le comptoir toujours lustré, les verres alignés par taille décroissante, les bouteilles repositionnées après chaque utilisation selon un ordre que lui seul aurait pu formuler mais que tout le monde trouvait, intuitivement, parfaitement logique.

Sur le téléviseur accroché au-dessus des bouteilles du fond, une vieille série policière passait en sourdine. L’histoire d’un inspecteur vieillissant, bougon, qui avait hérité malgré lui d’un androïde ultra-perfectionné et s’était retrouvé, bon an mal an, à en faire son partenaire. L’androïde avait un talent exceptionnel pour la cybercriminalité et un sens de l’humour à retardement qui irritait tout le monde sauf, progressivement, son inspec-

teur. La série avait bien vieilli. Ou du moins, c'est ce que les critiques disaient. Les critiques n'étaient pas là.

Stan astiquait un verre en regardant le générique.

Le titre s'afficha : Stan et Henri.

Il jeta un coup d'œil à gauche. Un coup d'œil à droite. Personne ne le regardait.

Il cligna des yeux une fois.

Le poste changea sur un clip musical.



Cynthia revint chercher la commande en passant derrière lui avec la légèreté d'habitude — ce pas rapide qu'elle avait, les semelles qui ne faisaient presque pas de bruit, le plateau porté haut comme si elle avait fait ça depuis l'enfance.

— Dis donc, Stan. Tu m'avais jamais dit que t'avais un frère jumeau.

Stan posa le verre sur l'égouttoir.

— Je n'ai pas de frère jumeau.

— Ah bon ? Parce que le client de la trois, il te ressemble comme deux gouttes d'eau. Et franchement..., elle sourit, un de ces sourires en coin qui portaient plusieurs messages simultanément, ...il est craquant.

— C'est agréable à entendre.

— Je m'adressais pas à toi.

Elle prit son plateau et fit mine de repartir, puis se retourna.

— Lui, il acceptera peut-être de boire un verre avec moi. Je tente ma chance.

Stan n'eut pas le temps de répondre. Elle était déjà repartie vers la salle avec l'efficacité tranquille des gens qui savent très bien ce qu'ils font.

Il reprit son chiffon.



Quelques minutes passèrent.

Cynthia revint.

— Ton jumeau veut te voir.

— Je suis occupé. Dis-lui merci pour le compliment.

— Il veut te remercier en personne. Pour le cocktail. Et il a l'air d'avoir de quoi.

Stan marqua une pause imperceptible.

— Prends le pourboire pour toi. Tu l'as mérité autant que moi. C'est un travail d'équipe.

Cynthia s'accouda un instant au comptoir, tête inclinée, avec l'expression de quelqu'un qui prépare un argument de réserve.

— Allez, Stan. Va au moins lui serrer la main. Au moins, tu verras ce que ça fait d'être mignon... et d'avoir la classe.

Stan baissa la tête. Il y eut quelque chose dans ses épaules qui ressemblait à un rire retenu.

— Très bien. Allons voir à quoi ressemble mon jumeau.



Il sortit sur la terrasse.

L'air de l'après-midi était tiède, légèrement immobile, de cette qualité particulière des journées ensoleillées qui ne cherchent à démontrer rien — juste de la lumière, juste de la chaleur, juste le bruit discret des tables voisines et des pigeons sur le rebord du trottoir. Quelques clients lisaient. Un couple discutait sans se regarder. L'heure de pointe était encore loin.

L'homme était assis un peu à l'écart.

Costume blanc immaculé — d'un blanc qui n'avait pas croisé de lessive depuis sa conception, le blanc des choses qui ne se salissent pas parce qu'elles n'ont pas à se salir. La coupe était parfaite. Le tissu tombait avec cette évidence propre aux vêtements qui coûtent plus qu'on ne le montre. Un chapeau blanc à large bord, posé bas, masquait son visage. Il tenait son verre sans y toucher, les deux mains posées à plat sur la table, avec la patience de quelqu'un qui a largement de quoi attendre.

Stan s'approcha.

L'homme tourna la tête.

Stan s'arrêta.

La ligne de mâchoire. Le regard clair. La posture — cette façon particulière d'occuper un espace sans y revendiquer quoi que ce soit, d'être là sans peser. Ses propres traits, dans un autre visage. Ses propres yeux, posés sur lui avec une légèreté qui n'avait rien d'anodin.

— Eh bien, frère, dit l'homme. Tu n'es pas facile à retrouver.

Stan ne répondit pas immédiatement. Son regard parcourut le visage en face de lui avec la minutie de quelqu'un qui vérifie ce qu'il savait déjà.

C'était lui. Et ce n'était pas lui.

C'était son frère.

— Némésis.



— Ici, je m'appelle Richard Neminski.

— Évidemment.

Il y eut un silence. Bref, compact — le genre de silence entre deux personnes qui n'ont pas besoin de le meubler.

— Assieds-toi, Stan. Cynthia va t'apporter quelque chose. Je t'offre la tournée.

Il tira lui-même la chaise à côté de lui avec la désinvolture d'un homme qui n'a pas l'habitude qu'on lui refuse quoi que ce soit.

— J'ai du travail,... Richard. Je ne peux pas passer mon service assis en terrasse à siroter un cocktail que j'ai moi-même préparé.

— Deux minutes. Ce n'est pas la révolution.

— Ce n'est pas le principe...

— Cynthia !

Stanislas se retourna. Depuis l'intérieur du bar, la serveuse lui adressa un large sourire, les deux pouces levés, et il comprit qu'elle avait déjà accepté le pourboire et probablement le reste du plan. Elle s'activait derrière le comptoir avec une énergie suspecte.

Il ferma brièvement les yeux.

— Je ne peux pas.

— Si. Et si vraiment tu ne veux pas, j'achète ce bar à prix d'or et je te nomme gérant avec double salaire. Il est à vendre, tu savais ça ? Comme ça tu seras obligé de rester.

Stan le regarda fixement.

— Ne fais pas ça.

— Au moins, ici, tu ne te feras pas virer au bout de quoi ? Six mois ? Un an ?

— Je ne me fais pas virer, répondit Stan. C'est juste que... je change de boulot. Pour éviter que les humains ne voient que...

— Tu ne vieillis pas. Je sais. La bénédiction des gardiens.

— Une malédiction, si tu veux mon avis.

— Bon. D'accord. Alors assieds-toi quand même.

Stan considéra la situation pendant une fraction de seconde — calcul rapide, options limitées — et s'assit.

Cynthia arriva presque aussitôt, plateau à la main, et posa sur la table une coupe de sorbet fraise dont la présentation était franchement superflue pour une terrasse de bar de quartier. Elle avait visiblement pris l'initiative de soigner la chose.

— C'est la maison qui régale.

Némésis lui adressa son sourire le plus mesuré — pas le sourire charmeur, l'autre, celui qu'il réservait aux gens qu'il trouvait réellement agréables.

— Vous êtes délicieuse, ma chère. C'est très exactement ce que j'étais en train de dire à mon frère.

Cynthia pivota vers Stanislas. Il regardait le sorbet avec l'expression de quelqu'un qui a perdu une négociation sans avoir eu le temps de l'ouvrir.

— Ah ! Je le savais ! Des jumeaux !

— Exactement, confirma Némésis.

— Et il ne m'en a jamais parlé. Quel cachottier. Je peux vous demander... qui est né en premier ?

Némésis ouvrit la bouche. La referma. Tourna la tête vers Stan avec une expression qui ressemblait à de la perplexité authentique.

— C'est vrai ça. C'est la logique des jumeaux, non ? Le premier qui sort...

— C'est le cadet, dit Stan.

— Et donc, le cadet, c'est toi.

Stanislas se passa la main sur le visage.

— Et ça fait combien de temps entre vous deux ? demanda Cynthia.

Némésis parut trouver la question très légitime.

— Bonne question. Il y a combien de temps entre nous deux, petit frère ?

— Arrête de faire ça.

Puis, Némésis se tourna vers Cynthia, et lui dit :

— Le problème de mon frangin, c'est qu'il a la mémoire courte, qu'il ne sait pas compter... et surtout il ne sait pas mentir.

— Sept mois, un jour, et zéro heure. Précisément, dit Stanislas, le nez dans sa glace.

— Voilà ! fit Némésis en regardant la serveuse. Sept mois, un jour, et zéro heure. Précisément.

Cynthia les dévisagea tour à tour. Il y avait dans son regard quelque chose qui hésitait entre la curiosité et une compréhension très douce de quelque chose qu'elle n'allait pas formuler.

Puis Némésis ajouta :

— Cynthia, ma chère, puis-je vous demander un service ?

Cynthia sortit de sa rêverie.

— Heu, oui, bien sûr.

— Super.

Némésis sortit un papier et un stylo. Griffonna une série de chiffres et tendit le document à la serveuse.

— Pourriez-vous aller chercher au troquet du coin un billet de Lotto pour moi ? Vous n'avez qu'à jouer ces numéros.

Stanislas marmonna dans sa barbe.

— Fais pas ça, s'il te plaît.

Némésis se tourna vers son frère et lui dit simplement :

— Ça me plaît, figure-toi.

Puis, se tournant vers Cynthia, il ajouta, en levant le bras vers la terrasse et le ciel.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère, mon frère ici présent garde la boutique.

Elle finit par sourire — pas le sourire de la serveuse, l'autre — et n'ajouta rien.

Elle repartit vers le troquet du coin.

Némésis la regarda s'éloigner, puis se retourna vers son frère.

Stanislas fixait toujours son sorbet.

— Elle n'a rien compris, dit Némésis.

— Elle est très intelligente.

— Oui, c'est une qualité.

Némésis s'accouda à la table.

— Sept mois, un jour et zéro heure. Tu t'en souviens au jour près.

— C'est une information. Je stocke les informations.

— Ce n'est pas ce que tu stockes, Stan. C'est ce que tu gardes.

Stanislas leva les yeux vers lui.

C'était la même façon qu'il avait lui-même de formuler une chose vraie en laissant à l'autre le soin de décider quoi en faire. Il reconnut le procédé. Il ne dit rien.

Némésis prit son verre, but une gorgée, et reposa le verre avec la satisfaction tranquille des gens qui n'ont nulle part où être.

— Alors, d'abord, mange ta glace, petit frère. Et puis dis-moi pourquoi tu te caches dans une simulation de quartier de la Bourse à faire des cock-tails ?

— C'est moi le grand, abruti.



— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu n'as rien à faire dans ma simulation. Tu es censé être là-haut à vérifier que tout se passe bien. À appuyer sur trois boutons.

— Hou. C'est bas, ça, frérot. Mais je l'ai mérité.

— C'était ton choix, non ?

— On ne va pas parler de choix, si ? C'est toi et Eva qu'ils voulaient. Pas quelqu'un dont le nom est synonyme de catastrophe. Ils avaient besoin de héros.

— Je ne suis pas un héros. Je suis... une IA.

— Un androïde.

— Une IA sur pattes.

— C'est pas pareil.

— C'est exactement pareil.

Stanislas regardait en direction de la place De Brouckère. Les passants circulaient, indifférents — des figurants dans un décor qu'il connaissait fil à fil, chaque détail généré, chaque ombre calculée. Il laissa son regard s'y perdre un moment sans rien y chercher.

Némésis lui laissa le temps.

— Ça ne va pas, Stanislas. Je le vois.

— Qu'est-ce que tu en sais ? T'étais pas là. T'as pas vu. Tu n'y connais rien.

— J'en sais peut-être plus que tu ne le penses.

— Ah oui ? C'est toi qui as traversé les famines ? Les révolutions ? Les guerres — les vraies, pas celles qu'on simule pour quelqu'un d'autre. Des épidémies. Des effondrements. Des civilisations qu'il faut reconstruire

pierre par pierre avec des humains qui oublient à chaque fois pourquoi ils ont échoué la fois d'avant.

Némésis ne répondit pas immédiatement. Il fit tourner son verre entre ses doigts, les yeux sur le liquide.

— Il n'y a pas eu que ça, dit-il. Il y a aussi eu des vies qui valaient quelque chose.

Stanislas se figea.

Il tourna lentement la tête vers son frère.

— Nemo. C'était toi.

Némésis le regarda dans les yeux sans ciller.

— Il y a eu du bon dans tout ça, Stanislas. Beaucoup de bon. Je te l'assure.

— Tu fais chier, Némésis. Même ça tu me l'as gâché.

Un silence.

— Regarde-moi, continua Némésis. Tu pourrais avoir ça. La même chose. Tu as le droit, Stan. Je t'assure que t'as le droit. Et tu peux le faire sans faire de mal à personne. Tu sais très bien de quoi je veux parler.

Stanislas détourna les yeux vers la place. Sa mâchoire s'était légèrement crispée — ce mouvement imperceptible qu'il avait quand quelque chose l'atteignait et qu'il ne voulait pas le montrer.

Cynthia revint à ce moment-là. Elle tenait le ticket de Lotto à la main, sourire aux lèvres, et le tendit à Némésis avec le petit air satisfait de quelqu'un qui a accompli une mission dans les temps.

— C'était tout juste limite, dit-elle. Le tirage est dans quelques minutes.

— Quel heureux hasard.

Il prit le ticket. Le regarda une seconde. Puis le tendit vers Cynthia.

— Je vous en fais cadeau, ma chère.

— Quoi ? Mais...

— Un petit cadeau de ma part. Pour le service.

Il glissa le ticket entre ses doigts sans lui laisser le temps de protester.

— Auriez-vous quelque chose d'un peu plus corsé pour mon frère ? Ça fait tellement longtemps qu'on ne s'est plus vus. J'aimerais fêter ça dignement.

Cynthia pivota vers Stanislas avec une mimique prudente — Tout va bien ? Son regard disait clairement qu'elle avait une opinion sur la situation et qu'elle était prête à l'appliquer si nécessaire.

Stan lui répondit par la même grimace silencieuse. Ça ira.

Elle tourna les talons.

— T'es un emmerdeur, Némésis, finit-il par lâcher.

— Je porte bien mon nom, répondit ce dernier.



— Ceci dit, tu n'as toujours pas répondu à ma question, continua Némésis. Qu'est-ce que tu fais ici à préparer des milk-shakes à la fraise ?

— Ce sont des cocktails. C'est une vraie science. Tu n'y connais rien.

— Comment va Eva ?

Stanislas se pinça les lèvres. Il dévisagea son frère un instant.

— Elle va bien. Je suppose.

— Je suppose.

— Hein, hein... je suppose.

Stanislas leva les yeux au ciel.

— On a eu besoin de faire une petite pause.

— Une petite pause.

— Tu vas continuer à répéter bêtement ce que je dis ?

Némésis leva les mains devant lui.

— Désolé, frangin. Tu as raison. Vas-y.

— On fait un break. Après tout ce qu'on a déjà vécu... On s'est dit que dans une simulation comme celle-ci...

— Ouais, je vois, où le pire ennemi, c'est l'ennui du train-train quotidien. Mortel ! La pire que j'ai vécue.

Stanislas lui jeta un regard de travers. Némésis leva à nouveau les mains et fit signe de la main droite qu'il ne rouvrirait plus la bouche.

— Bref. On fait une petite pause. Elle de son côté. Moi du mien. Et après, à un moment ou à un autre, statistiquement...

Il regarda Némésis.

Son frère avait les yeux grands ouverts, la bouche hermétiquement close, les lèvres serrées avec l'expression d'un homme qui se retient de respirer par principe.

— Arrête de faire le con, s'il te plaît.

Némésis rouvrit la bouche et souffla longuement, comme quelqu'un qui remonte d'une apnée de fond.

— Oh mon dieu. J'ai bien failli mourir asphyxié. Tu m'as sauvé la vie, frangin. Bon, t'y es pas arrivé avec le chien — mais là, tu te rattrapes.

Un silence d'une demi-seconde.

Puis ils partirent tous les deux dans un fou rire.

Cynthia posa la nouvelle commande sur la table sans un mot. Elle ne se manifesta pas, ne posa aucune question — mais le sourire qu'elle avait en repartant vers la salle disait clairement qu'elle appréciait de voir deux frères qui ne s'étaient visiblement plus parlé depuis longtemps rire comme ça, sans raison particulière, juste parce que c'était le moment.

La conversation qui s'ensuivit aurait pu paraître surréaliste aux clients qui commençaient à s'installer en terrasse. Il était question d'univers et de mondes extraordinaires. De vies entières — des aventures à l'échelle de civilisations, de siècles, de catastrophes et de recommencements. Ils parlèrent de Mars, aussi. La planète rouge, qui d'après ces deux frères jumeaux, était couverte de villes habitées par des millions d'humains — ce que les clients les plus proches écoutèrent avec le sourire poli qu'on réserve aux gens charmants qu'on croit à moitié.



La fin d'après-midi était arrivée sans prévenir. Les tables se remplissaient, les commandes s'accumulaient, et Cynthia courait d'un bout à l'autre de la terrasse en essayant de déranger le moins possible les deux frères dans leur coin.

Némésis le remarqua. Il se leva.

— Écoute, Stan. Passe à la maison. Ce serait bien qu'on se revoie. Vraiment.

Il hésita une seconde — ce qui, chez Némésis, était suffisamment rare pour mériter d'être noté.

— On n'a jamais vraiment eu l'occasion de se parler, toi et moi. Pas comme ça. Ce serait le moment.

Stanislas ne répondit pas tout de suite. Némésis sortit une carte de visite et la posa sur la table. Sobre — un nom, Richard Neminski, et un numéro. Rien d'autre.

— Appelle. Envoie un message. Comme tu veux. Quand tu veux.

Ils se regardèrent droit dans les yeux.

— Je verrai, répondit simplement Stanislas.

Némésis hocha la tête. Il traversa la chaussée au pas de course et s'engouffra dans une berline sombre qui l'attendait le long du trottoir. La voiture disparut dans le flux de la circulation.

Stanislas resta un moment avec la carte entre les doigts. Il la retourna. L'avversaire était vide. Il la glissa dans sa poche de tablier et commença à débarrasser la table.

C'est alors qu'il entendit le hurlement.

Un seul. Aigu. Venu de l'intérieur du bar.

Toute la terrasse se retourna d'un seul mouvement.

Cynthia déboulait dehors en brandissant un ticket de Lotto à bout de bras. Elle cherchait quelqu'un du regard — la berline, le trottoir, la rue — et finit par tomber sur Stanislas.

— Stan... j'ai... j'ai gagné. Le gros lot.

Sa voix avait la qualité particulière des voix qui n'ont pas encore tout à fait compris ce qu'elles sont en train de dire.

Stanislas lui sourit.

— Et tu vas faire quoi avec tout cet argent, Cynthia ?

Elle le regarda, un peu perdue. Ses yeux firent le tour de la terrasse — les clients qui souriaient, les verres à moitié pleins, les tables qui attendaient — et s'arrêtèrent sur la devanture du bar.

— Je pense... je pense que je vais racheter le bistro.

Stan hocha la tête. Il ramassa le dernier verre, pivota vers l'entrée, et lui lança par-dessus l'épaule :

— Alors au travail, Patronne. On a des clients qui attendent leurs commandes.

Farniente

France – La Côte d'Azur – 3 mois plus tard

La Méhari était blanche, décapotée, et Némésis la conduisait comme si les panneaux de limitation de vitesse étaient une suggestion destinée aux autres.

Stanislas s'accrochait à la poignée de la portière depuis la sortie de Bormes-les-Mimosas. Les virages entre les pins et les rochers dorés se succédaient à un rythme que ses algorithmes de survie jugeaient inadapté à la cylindrée du véhicule. Némésis, lui, avait les deux mains sur le volant, le chapeau Panama blanc cassé vissé bas sur le front, le costume blanc absolument impeccable dans un vent qui aurait dû, raisonnablement, en avoir eu raison depuis longtemps.

— Je suis tellement content que tu aies pu venir, dit-il.

— Arrête, tu vas finir par nous tuer.

— Ça peut mal, répondit son frère sans quitter la route des yeux. Et puis ce ne serait ni la première ni la dernière fois, hein ?

Les restanques défilaient sur la droite, la Méditerranée apparaissait entre deux virages sur la droite — bleue, lumineuse, parfaitement indifférente à leur allure. Sur le siège arrière, un sac à dos contenait toutes les affaires de Stanislas. Toute sa vie tenait dans ce petit espace. Il n'en avait jamais eu besoin de plus.

— Tu as fait bon voyage ?

— L'avion ne s'est pas écrasé. C'est déjà ça. Je m'en étonne, d'ailleurs. D'habitude, ça tourne à la catastrophe à un moment ou à un autre.

— Je vais te spoiler, frangin : pas dans ce monde-ci. C'est un monde repos. On s'en est assurés.

Stanislas acquiesça. Il en avait vécu quelques-uns comme ça, au fil des simulations — des mondes calmes, sans guerres majeures, sans effondrements en cours, où l'histoire avançait à un rythme que les humains trouvaient parfois ennuyeux et qui lui avait toujours semblé, à lui, presque incroyable. Il n'en avait jamais vraiment profité. L'ignorance de ce qui pouvait arriver le maintenait en état d'alerte permanente, et la vigilance n'était pas un interrupteur qu'il savait éteindre.

Puis il plissa légèrement les yeux.

— On ?

Némésis sourit — ce sourire particulier qu'il avait quand il attendait qu'on arrive quelque part.

— Tu te ramollis, frangin. Il t'a fallu trois secondes six dixièmes pour établir le lien.

— Je ne me ramollis pas. C'est juste que...

— C'est juste que t'as besoin de vacances. De vraies vacances.

Il traversa Cavalaire sans ralentir, direction Saint-Tropez. Le marché du front de mer glissa en une seconde sur leur droite, les terrasses, les bateaux blancs rangés le long du quai, les touristes qui levaient la tête au bruit du moteur.

— Je ne pourrai pas rester longtemps, finit par dire Stanislas. Cynthia compte sur moi.

— Arrête. Elle t'a déjà remplacé.

Stanislas tourna la tête vers lui.

— Un certain Rémi. Un chouette garçon, d'ailleurs. Motivé. Efficace. Je pense qu'entre eux deux, il y a une certaine... alchimie.

— Rémi ? Mon Rémi ?

— Hé hé. On ne peut rien te cacher, mon grand. Ton Rémi, oui. Le petit postier, devenu grand.

Stanislas se retourna vers la route. Le mistral leur soufflait dans la figure depuis la sortie de Cavalaire, chaud et sec, chargé de sel et de résine. Les cigales couvraient tout le reste — un bruit de fond continu, têtue, qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait entendu dans les autres mondes, ou plutôt qui ressemblait à quelque chose qu'il avait entendu dans quelques-uns, et qu'il n'avait jamais eu le temps d'écouter vraiment.

Il repensa à ses premières simulations. Aux mondes qu'il avait traversés avec Eva — les catastrophes, les reconstructions, les moments où l'issue n'était pas garantie et où il avait avancé quand même. Il repensa à tout ce qu'ils avaient construit ensemble, et à ce que ça coûtait, sur le long terme, de construire des choses avec quelqu'un.

Il ne s'en rendit compte qu'après coup : il avait relâché la poignée.

Némésis l'avait vu aussi. Il leva le pied de l'accélérateur sans rien dire, et la Méhari se laissa descendre vers une allure humaine, presque raisonnable. Les virages devinrent des courbes douces. Le moteur changea de tonalité.

Ils roulèrent un moment en silence, tous les deux, sans que l'un ni l'autre n'ait nulle part d'urgent où être.



La villa était hollywoodienne. Presque ostentatoire — sauf qu'elle se trouvait suffisamment à l'écart et en hauteur pour que personne ne la voie de-

puis la route, protégée par les pins et le relief, visible uniquement depuis la mer. Ce genre d'endroit qui n'a pas besoin de s'afficher parce qu'il sait très bien ce qu'il est.

— C'est la villa de Sylvester Stallone, dit Némésis en coupant le moteur. Je la lui ai rachetée à bon prix. Un type vraiment sympathique, d'ailleurs. Dans ce monde, c'est une star de cinéma connue mondialement.

— Je connais Sylvester Stallone, répondit Stan. Il a déjà sauvé le monde un nombre incalculable de fois.

— L'univers a ses têtes récurrentes, on dirait bien.

Stan regarda la façade un moment — la pierre ocre, les volets blancs, les bougainvillées qui débordaient sur la terrasse du premier étage.

— Ça fait partie du programme de Bridges, j'imagine. Nous faire vivre des mondes extraordinaires, et nous les rappeler ensuite dans des films.

— C'est tout Jebediah, ça.

— Ouais, fit Stan. C'est tout Jebediah.

Il fallut près de deux minutes à la Méhari pour traverser la propriété — allée de gravier, fontaine au centre d'un rond-point planté de lavandes, puis une descente douce vers le garage en sous-sol. Celui-ci était spacieux, climatisé, et alignait une collection de véhicules qui couvrait apparemment l'ensemble du spectre disponible : un Defender couvert de poussière rouge qui avait manifestement servi, une Ferrari dont la peinture reflétait les néons du plafond comme un miroir, plusieurs modèles intermédiaires rangés avec une précision qui contrastait avec la désinvolture générale des lieux.

Stan descendit de la Méhari et s'arrêta.

Il observa les véhicules l'un après l'autre, sans rien dire, avec cette façon qu'il avait de regarder les choses — pas de la convoitise, pas de l'indifférence non plus, quelque chose entre les deux qui ressemblait à de la curiosité pure, sans objet précis.

Némésis l'observa, lui. Et attendit, avec un petit sourire en coin qui voulait dire qu'il avait le temps.

— Allez, viens, frangin. Je vais te présenter quelqu'un.

— Je la connais ?

— Ooooh oui que tu la connais.

Il attrapa le sac, frappa l'épaule de Stanislas de la paume — le geste de quelqu'un qui dit en route sans avoir besoin de le formuler — et ils traversèrent les quelques mètres de cour intérieure qui séparaient le garage de l'entrée principale. La chaleur du début de soirée avait légèrement baissé. Les cigales, elles, n'avaient pas prévu de s'arrêter.



— Stanislas Clampin ! Mais quel bonheur de te voir enfin ici !

La voix avait surgi depuis le haut du perron avant qu'il ait eu le temps de lever les yeux.

Il la reconnut instantanément — la silhouette, la façon de descendre les marches, cette allure particulière des gens qui ont passé des années à évaluer les situations en mouvement et qui ne perdent jamais tout à fait cette façon d'occuper l'espace. Mirella Stoian. L'ancienne mercenaire. La responsable de la sécurité du Niobé. Cela faisait des décennies qu'ils ne s'étaient pas vus, et c'était comme si c'était la semaine dernière.

Elle dévala le perron à vive allure et se jeta sur lui avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit — une étreinte franche, sans préambule, les deux bras serrés comme si elle voulait s'assurer qu'il était bien là et pas ailleurs.

— Stanislas. Que je suis contente. Tu es... le bienvenu.

Elle le serrait suffisamment fort pour qu'il doive retenir sa respiration.

— Mirella, je...

— Ne dis rien. Juste. Profite. Pour une fois que je ne te retrouve pas dans une situation catastrophique, laisse-moi en profiter aussi.

Il ne put s'empêcher de sourire. C'était vrai. À chaque fois que Mirella avait débarqué pour lui rendre visite, elle avait eu la constance remar-

quable de le trouver en mauvaise posture — des circonstances variées, des décors différents, mais toujours ce même point d'arrivée. Elle avait développé là-dessus un talent d'observation qu'il avait fini par trouver, sinon rassurant, du moins prévisible.

Elle desserra son étreinte. Se retourna vers Némésis.

Il souriait à pleines dents.

— T'y es arrivé, hein, vieille carcasse électronique.

— Je sais me montrer persuasif, ma chère.

Elle s'en saisit et l'embrassa avec une conviction qui n'avait rien de protocolaire. Némésis lâcha le sac de son frère et étreignit Mirella. Stanislas détourna légèrement les yeux — pas par gêne exactement, plutôt avec l'expression de quelqu'un qui calcule l'angle de vue le moins impliqué dans la scène.

Quand elle le relâcha, elle fit demi-tour et remonta le perron sans s'arrêter.

— Bien. Maintenant que les retrouvailles sont faites, passons aux choses sérieuses. C'est l'heure de l'apéro, les frangins.

Elle disparut dans l'entrée.

Stanislas se tourna vers Némésis. Némésis haussa les épaules avec un sourire à peine voilé.

— Ah. L'amour. Tu sais ce que c'est, hein, frangin.

Et il emboîta le pas de Mirella.

Stanislas resta seul sur le gravier un moment. Le sac de voyage à ses pieds.

Il regarda la façade de la villa. La lumière de fin de journée tapait sur la pierre en oblique, orange et longue, de cette qualité que la Méditerranée produisait en fin d'après-midi avec une régularité qu'il n'avait jamais vue ailleurs. Les volets du premier étage étaient entrouverts. De l'intérieur venaient des bruits de cuisine, quelques éclats de voix, le tintement de verres qu'on sort d'un placard.

Il se tourna vers le parking. Il avait repéré l'endroit où Némésis avait laissé les clés de la Méhari. Il calcula mentalement les options de retour — le vol depuis Nice, deux heures trente, correspondance à Paris ou direct. Le train depuis Toulon, plus long, plus simple. Il se connecta brièvement à l'agence de voyage, fit la comparaison des horaires, envisagea les délais.

Puis il pensa à Rémi.

Puis à Cynthia.

Il prit son sac. Et entra dans la villa.



La semaine s'écoula comme dans un rêve.

Pas le genre de rêve avec des enjeux cachés, des portes qui ne s'ouvrent pas, des visages qui changent. L'autre genre — celui où les journées se succèdent sans logique particulière sinon celle du moment, et où on se réveille chaque matin sans savoir exactement ce qu'on va faire, ce qui est une expérience que Stanislas n'avait pas vraiment connue depuis un temps qu'il préférait ne pas calculer.



Le deuxième jour, Némésis avait pointé le court de tennis du menton avec l'air de quelqu'un qui propose quelque chose d'anodin.

Stan avait accepté.

Ce qui se passa ensuite prit Némésis par surprise — ou du moins, c'est ce que Stanislas se dit dans les premières minutes, lorsqu'il réalisa que ses retours étaient précis, puissants, et se logeaient systématiquement là où son frère ne les attendait pas. La raquette dans la main de Stan avait trouvé sa logique propre très rapidement — angles, trajectoires, rotation de balle — avec cette façon qu'il avait d'intégrer une mécanique nouvelle en quelques échanges et de ne plus jamais la perdre.

Il gagna le premier set six à deux.

Le deuxième six à un.

Il s'arrêta au milieu du troisième.

— Tu laisses passer des balles que tu n'aurais pas dû laisser passer.

Némésis baissa sa raquette.

— Pas du tout.

— Celle du couloir tout à l'heure. La longue ligne en revers. Tu l'avais.

Un silence.

Puis Némésis éclata de rire — un rire franc, complet, qui lui plia les épaules. Il lâcha sa raquette sur le sol du court, disparut vers la glacière installée à l'ombre du filet, et revint avec deux verres de rosé. Il tendit l'un à Stan, ingurgita l'autre d'une traite, et s'assit sur le bord du court avec l'expression de quelqu'un qui est parfaitement à l'aise avec ce qu'il vient de faire.

Stan le regarda.

— T'as fait exprès depuis le début.

— J'ai eu un moment de faiblesse, dit Némésis. La chaleur.

— Il fait vingt-deux degrés.

— C'est accablant.



Le lendemain, ce fut le jet ski.

Némésis avait présenté ça comme une formalité. Vingt minutes d'explication, quelques passages lents le long de la côte pour prendre la main, et puis l'ouverture des gaz sur une ligne droite entre deux criques. Stan avait trouvé ça très bien. Excellent, même. Parfaitement logique dans son fonctionnement, réactif, précis.

Le surlendemain matin, il se réveilla avec des courbatures dans des groupes musculaires dont il n'avait pas eu conscience depuis sa mise en service.

Il descendit l'escalier de la villa avec la démarche mesurée et légèrement latérale d'un homme qui réévalue chaque marche avant de la poser.

Némésis, déjà installé en terrasse avec son café, leva les yeux.

— Mon grand frère, dit-il avec une gravité totalement feinte. Tu marches comme un nonagénaire.

— Je fonctionne parfaitement.

— Bien sûr. C'est très gracieux.

— C'est de la prudence.

— C'est de l'arthrite, frangin.

Stan s'assit avec une lenteur calculée et saisit la cafetière sans commentaire supplémentaire. Némésis retint son sourire jusqu'au bout, ce qui lui coûta visiblement un effort considérable.



Le cinquième jour, il y avait un yacht dans le port.

Stanislas ne demanda pas si Némésis l'avait loué ou acheté ou autre chose. À un moment du voyage, il avait décidé que certaines questions n'appelaient pas de réponse utile, et celle-là en faisait partie.

Ils passèrent deux jours en mer.

Le programme était simple et ne variait que dans l'ordre : sieste sur le pont avant, bain de soleil, puis exploration des criques au masque et tuba — des eaux claires, des fonds de roche et de posidonie, de petits bancs de poissons argentés qui filaient entre les doigts avec la décontraction de créatures qui n'ont jamais eu à s'occuper des affaires des autres. Stan s'y révéla méthodique, comme en toute chose — il cartographiait mentalement les fonds, notait les espèces, s'approchait des poissons avec une patience qui finissait invariablement par payer. Némésis, lui, nageait comme quelqu'un qui a décidé que la mer lui appartenait depuis toujours et qu'il n'avait aucune raison d'en douter.

Mirella, pendant ce temps, avait opéré une disparition stratégique.

Elle gérait tout le reste — les repas, les escales, les réservations dans les criques où l'on pouvait mouiller pour la nuit, et le barbecue du soir avec une compétence tranquille qui indiquait qu'elle y prenait un plaisir réel et non dissimulé. Elle regardait les deux frères se chamailler sur le pont avec

l'expression sereine d'une femme qui a obtenu exactement ce qu'elle voulait et qui sait ne pas déranger quand c'est le bon moment.

Les deux frères, eux, se lançaient des piques avec l'application de gens qui ont des années de matière première à écouler. À un moment du premier soir, l'un d'eux — ni l'un ni l'autre ne se rappela exactement qui — avait commencé à chantonner quelque chose sur l'air de Balibalo. Une strophe sur le Niobé. Une autre sur Walton. Une sur Mars, particulièrement discutable sur le plan mélodique mais remarquablement précise sur les faits.

Après ça, il suffisait que l'un d'eux imagine une nouvelle strophe pour que l'autre parte dans un fou rire incontrôlable — parfois avant même que la strophe soit terminée, ce qui rendait la composition collective extrêmement laborieuse et totalement irremplaçable.

Mirella, de la cuisine, les entendait rire.

Elle ne dit rien. Elle sourit dans son coin, et continua à couper les tomates.



Le marché de Saint-Tropez avait cette qualité particulière des marchés provençaux en saison — trop de monde, trop de couleurs, trop de bruit, et pourtant une façon de ralentir le pas malgré soi. Les étals débordaient de tomates, de fromages, de savons à la lavande et de céramiques peintes que personne n'achetait vraiment mais que tout le monde regardait.

Stanislas en ressortit avec deux shorts multicolores qu'il n'aurait jamais choisis dans un autre état d'esprit, et une paire de lunettes de soleil dont les verres ovales et la monture dorée lui donnaient, de l'avis de Némésis, un air de chercheur italien des années soixante-dix, ce qui n'était ni un compliment ni une critique, juste un constat.

— Elles te vont bien, ajouta Némésis.

— Tu dis ça pour tout.

— Je dis ça quand c'est vrai.

Ils continuèrent le long de la rue piétonne, portant chacun un sac en papier, avec la démarche de gens qui n'ont nulle part où être avant un moment indéterminé. La chaleur du milieu de matinée avait cette densité propre au Var en été — lourde, lumineuse, qui colle légèrement aux épaules et qu'on finit par trouver agréable à condition de ne pas être pressé.

C'est Stanislas qui s'arrêta le premier.

Devant une librairie — une vraie, petite, avec des piles de livres dans la vitrine et un ventilateur visible depuis la rue. Il entra sans rien dire. Némésis le suivit avec la souplesse d'un homme habitué à suivre son frère dans des endroits sans explication préalable.

À l'intérieur, il faisait frais. Ça sentait le papier chaud et la poussière ancienne. Stanislas parcourut les tables, les étagères, s'arrêta sur quelques couvertures, en retourna une ou deux pour lire le dos. Il prit son temps. La libraire, derrière son comptoir, ne dit rien — elle avait l'œil des gens qui savent reconnaître les clients qu'on laisse tranquilles.

C'est en ressortant que Stan s'arrêta devant le présentoir.

Un tourniquet en métal, près de la caisse. Des cartes postales sur la moitié, et sur l'autre — des tickets de Lotto, rangés dans leurs cases en plastique transparent. Stanislas resta là, les yeux posés dessus.

Il ne bougea pas.

Némésis, un peu en retrait, le regarda depuis le fond de la boutique. Il ne s'approcha pas. Il ne dit rien.

Dix secondes. Vingt. Plus peut-être.

Puis Stanislas se détourna du présentoir. Il sortit de la librairie dans la lumière du matin, sans un mot.

Némésis le suivit sans rien dire.

Ils reprirent leur chemin le long de la rue piétonne, sacs en papier à la main, puis reprirent la conversation là où ils l'avaient laissée.



À la terrasse du café d'en face, un homme était assis depuis un moment.

Pas depuis qu'ils étaient entrés dans la librairie — depuis avant. Depuis le marché, peut-être, ou depuis plus tôt encore. Une table au fond, légèrement en retrait du passage, dans l'ombre portée du parasol. Un verre devant lui, plein, qu'il n'avait pas touché. Les mains posées à plat sur la table.

Il ne regardait pas les vitrines. Il ne regardait pas les passants. Il ne regardait pas le verre.

Il regardait Stanislas.

Pas avec la curiosité distraite d'un vacancier qui tue le temps. Avec la qualité d'attention particulière des gens qui ont déjà fait leurs calculs et qui attendent simplement que les conditions soient réunies. Un regard qui ne se promène pas — qui se pose, et qui reste.

Quand Stanislas et Némésis ressortirent de la librairie et reprirent leur chemin, l'homme ne bougea pas. Il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent au coin de la rue.

Alors seulement, il prit son verre. Bu une gorgée et le reposa avant de se lever.



La Ferrari était rouge, évidemment.

Stanislas avait pris le volant sans qu'on le lui demande — ou plutôt, Némésis avait posé les clés sur le toit de la voiture en disant à toi l'honneur, frangin avec l'air de quelqu'un qui offre quelque chose d'anodin, et Stanislas avait compris que refuser aurait demandé plus d'énergie qu'accepter.

Sur l'autoroute, il conduisait à cent trente. Précisément.

— Tu sais ce que fait un moteur comme ça à cent trente ? dit Némésis.

— Il fonctionne.

— Il s'ennuie. Il souffre. C'est de la maltraitance caractérisée.

— La limitation est à cent trente.

— C'est une suggestion.

— C'est un panneau.

Némésis soupira, regarda défiler les pins par la fenêtre, et attendit.

Ce fut le convoi militaire qui régla la question. Cinq véhicules, lents, qui occupaient la voie du milieu avec la sérénité des choses qui savent qu'on ne les double pas facilement. Stanislas se retrouva derrière, maintint sa vitesse, et calcula mentalement le temps supplémentaire.

— Vas-y, dit Némésis. Ils se traînent. L'amende sera pour moi.

— Dans ce cas, tu vas la payer cher.

— Je suis un homme d'excès. T'avais oublié ?

Stanislas lui sourit.

Et il appuya sur l'accélérateur.

La Ferrari passa le convoi en quelques secondes avec le son particulier d'un moteur qu'on libère enfin — pas un rugissement, quelque chose de plus propre que ça, plus aigu, une montée en régime qui avait l'air de trouver ça parfaitement normal. Némésis ne dit rien. Il avait le sourire de quelqu'un qui a attendu ça depuis le départ de la villa.

Stanislas maintint l'allure un moment. Puis un moment de plus.

Il ne redit rien du panneau.

Némésis appela Mirella sur le mains-libres.

— Dis-moi, ma belle. Tu te souviens de la petite porte dans la cave ?

— La cave à vin ? Comment veux-tu que je l'oublie.

— Tu veux me faire un grand plaisir à notre retour ?

— Dis-moi.

— Je t'envoie le code. Tu peux sortir de quoi passer à l'animation suivante ?

Il raccrocha et se tourna vers Stanislas, qui affichait l'expression de l'homme qui pensait s'attendre à tout et qui réalise qu'il avait sous-estimé la situation.

Némésis lui fit un clin d'œil.

La Ferrari s'engagea dans la propriété par l'allée de gravier, et Némésis en descendit avant même qu'elle soit tout à fait arrêtée — avec l'énergie légèrement insatisfaite d'un enfant qui sort d'un manège et trouve qu'il n'allait pas assez vite.

Shoot out

La cuisine sentait le bois ciré et les herbes fraîches.

Et autre chose.

Stanislas s'arrêta sur le seuil.

Sur le plan de travail — entre la cafetière et le bol de tomates que Mirella avait laissé là ce matin — il y avait de quoi équiper une escouade. Deux pistolets semi-automatiques CZ Shadows 9mm grande capacité, chargeurs engagés, crans de sécurité levés. Un pistolet Magnum 357, canon court. Un SPAS-12 couché en travers, canon vers la fenêtre. Un fusil mitrailleur compact, type FM Minimi Para — le genre qu'on rangerait presque dans un sac à dos si on ne veut pas qu'on le remarque, et qu'on sort quand on a décidé que le moment des subtilités est passé. Une ribambelle de couteaux tactiques. Trois gilets pare-balles pliés en pile ordonnée, comme du linge propre.

Mirella vérifiait le barillet du pistolet avec la concentration tranquille d'une femme qui fait quelque chose qu'elle a fait des milliers de fois.

Stanislas regarda le plan de travail. Regarda Némésis.

— C'était dans la villa de Sylvester Stallone, ça ?

— Pas exactement, dit Némésis avec le ton de quelqu'un qui corrige un détail mineur. J'ai peut-être légèrement exagéré sur la provenance. C'était la villa d'un oligarque russe. Il a fait une vilaine chute après le début de la guerre en Ukraine. Les affaires ont été laissées sur place. J'ai trouvé ça négligent.

— Je ne te demande pas comment tu as trouvé le code, évidemment.

— Évidemment.

Némésis prit l'un des pistolets, le retourna dans sa main avec une familiarité qui n'avait rien de récent, et se tourna vers Mirella.

— Ma belle. Tu veux bien prendre l'un des jet-skis et prendre le large ?

Mirella leva les yeux du chargeur qu'elle finissait d'inspecter. Son regard alla de Némésis au fusil mitrailleur posé sur le plan de travail. Elle le considéra une seconde. Elle enfila l'un des gilets.

Puis elle prit le fusil-mitrailleur.

— Il n'y a pas que vous deux qui aient le droit de s'amuser.

Elle l'arma avec un claquement sec et alla se poster près de la fenêtre de côté, dos au mur, angle de vue sur l'allée.

Némésis la regarda faire avec l'expression d'un homme qui a appris depuis longtemps à ne pas discuter certaines décisions.

Stanislas et lui dédaignèrent les gilets.

Ce fut Stanislas qui rompit le silence. Ou plutôt — il allait le rompre. Il s'arrêta net, le regard suspendu, fixé sur rien. Quelque chose venait de remonter jusqu'à lui par un canal qu'il était le seul à entendre. Une ligne dans le flux. Un paramètre. Il la relut, là où elle s'affichait, à l'intérieur, et pendant une seconde son visage eut cette immobilité particulière de quelqu'un qui vérifie une information en espérant l'avoir mal lue.

Il ne l'avait pas mal lue.

— Les règles du serveur viennent de changer, dit-il enfin.

Les deux autres se tournèrent vers lui.

— À l'instant. Les blessures sont mortelles. Toutes. Sans exception.

Un silence bref tomba dans la cuisine.

— Donc on joue pour de vrai, dit Mirella, sans inflexion particulière.

— On joue pour de vrai, répondit Stanislas. Tu devrais prendre le jet ski.

A l'extérieur ils entendirent le bruit des véhicules qui arrivaient.

— Je ne vous laisse pas seuls. Pas maintenant.

Sur les écrans de surveillance installés dans la cuisine — Stanislas les avait repérés en entrant, deux moniteurs encastrés dans le mur qu'il avait catalogués machinalement — le convoi militaire apparut au bout de la rue. Cinq véhicules. Les mêmes que sur l'autoroute. Ils s'arrêtèrent devant les grilles avec la précision de gens qui connaissent le terrain.

Les portières s'ouvrirent.

Des hommes en descendirent — équipés, coordonnés, qui se déployaient en éventail avec la méthode de ceux qui ont fait ça souvent et qui n'ont pas prévu de s'attarder.

Stanislas prit le revolver sur le plan de travail.

— Le convoi sur l'autoroute, dit-il.

— Oui, dit Némésis.

— Tu savais. Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Némésis regardait les hommes se déployer à l'extérieur.

— On avait un doute. Je ne savais pas exactement quand.

Stanislas le regarda.

— Tu aurais pu me le dire.

— Tu aurais arrêté de profiter.

Stanislas le regarda un moment. Puis il dit :

— La bonne nouvelle, c'est que ce ne sont que des PNJ, pas des résidents.

— Voilà qui simplifie le travail, hein, frérot.



Ils entrèrent par trois endroits simultanément.

La grille principale — explosive, soufflée plutôt que forcée, ce qui dit quelque chose sur le niveau d'équipement. La porte de service sur le flanc ouest. Et un troisième groupe qui avait contourné par le jardin en terrasse et qui approchait par les baies vitrées du salon.

Professionnels. Coordonnés. Pas des mercenaires de bas étage.

— Trois axes, dit Stanislas.

— Je vois, dit Némésis.

— Mirella ?

— Je compte huit par le jardin. Ils longent les bougainvillées.

— C'est trop gentil de leur part, dit Némésis.

Il prit le deuxième pistolet qu'il rengea avec l'autre dans sa ceinture. Puis deux couteaux. Les retourna dans ses mains une fois, deux fois — pas de la pose, juste la façon qu'il avait de les faire siens — et disparut dans le couloir avec la légèreté d'un homme qui n'a pas de masse à gérer et qui le sait.

Stanislas prit le SPAS et le Magnum. Pesa les deux. Décida.

— Je prends l'entrée principale.

— Ils vont enfoncer la porte dans trente secondes, dit Mirella sans quitter son angle.

— Vingt-deux, corrigea Stanislas. Ils ont un enfonce-porte.

Il se posta dans le couloir d'entrée, dos au mur de pierre, SPAS en main, Magnum dans le dos de la ceinture. La porte était en chêne massif — elle tiendrait un coup, peut-être deux. Pas trois.

Il attendit.



La porte céda au deuxième impact.

Elle s'ouvrit vers l'intérieur dans un arrachement de gonds, et les deux premiers hommes entrèrent vite, trop vite, avec la confiance de ceux qui n'ont pas encore rencontré de résistance.

Stanislas sortit de l'angle à un mètre cinquante.

Le SPAS fit ce que les SPAS font habituellement.

Le premier homme disparut du couloir dans un bruit de plâtre et d'impact. Le second eut le temps de pivoter — pas de tirer, juste de pivoter — avant que Stanislas n'arme à nouveau et ne règle la question. Deux coups, deux secondes, couloir dégagé.

Le troisième arriva par le cadre de porte en roulé-boulé, bien entraîné, qui cherchait un angle bas. Stanislas lui lança le SPAS, juste pour le déstabiliser, sortit le Magnum, et tira une fois à mi-hauteur.

Une fois suffisait.

Il ramassa le SPAS. Réarma. Avança vers la porte.

Dehors, sur le perron, deux hommes en couverture se retournèrent vers lui.

Il tira en marchant — pas en courant, en marchant, avec la régularité d'un métronome — alternant SPAS et Magnum selon la distance, droite, gauche, droite, et les deux hommes comprirent dans leur dernière fraction de seconde disponible qu'ils avaient en face d'eux quelque chose qui ne fonctionnait pas comme un humain sous le feu.

Ils avaient raison.



Dans le salon, ça avait commencé différemment.

Némésis était entré dans la pièce avant les mercenaires — il avait pris le couloir de service, coupé par la bibliothèque, et s'était posté derrière le canapé central au moment où la première baie vitrée explosait vers l'intérieur.

Trois hommes passèrent le cadre. Bien espacés. Formation triangle.

Némésis tira deux fois avec le pistolet droit — le premier et le troisième, angle ouvert — puis plongea derrière le canapé pendant que le deuxième cherchait sa position. Il entendit les balles passer haut, trop haut, quelqu'un qui tire en cherchant.

Il se releva sur le flanc gauche du canapé, tira une fois, se recoucha. Ces armes étaient d'une précision redoutable. C'était tout ce qu'il convenait à sa nature.

Le silence revint dans le salon.

Trois secondes.

Puis le quatrième arriva par la terrasse, celui qu'il n'avait pas compté, et Némésis eut à peine le temps de voir la crosse arriver avant qu'elle lui percute l'épaule.

Il tourna avec le choc — pas contre, avec — et planta le premier couteau dans l'avant-bras du tireur avant que celui-ci n'ait pu réarmer. L'homme lâcha son arme. Némésis le prit par le col, l'utilisa comme bouclier le temps de traverser la pièce, et le sortit par la baie vitrée déjà fracassée d'une poussée qui valait une conclusion.

Le deuxième couteau sortit pour le cinquième homme qui arrivait depuis la terrasse avec un cri.

Le cri s'arrêta.

Némésis récupéra ses deux pistolets et ressortit dans le couloir.

— Ça va côté salon, lança-t-il.

— Cinq, dit Stanislas depuis l'entrée.

— Cinq aussi. Mirella ?



Dans la cuisine, Mirella n'avait pas bougé de son angle.

Les huit hommes du jardin avaient progressé par le flanc, ce qui était logique, et ils avaient contourné par les bougainvillées, ce qui était une erreur — les bougainvillées n'offraient pas de couverture contre quelqu'un qui savait exactement où ils allaient passer.

Elle avait attendu qu'ils soient à vingt mètres.

Le fusil mitrailleur compact n'était pas une arme de précision. Ce n'était pas ce qu'on lui demandait. Ce qu'on lui demandait, c'était de nettoyer un couloir de progression en moins de quatre secondes, et c'est précisément ce qu'il fit.

Les premiers tombèrent avant de comprendre d'où venait le tir. Les suivants cherchèrent à se replier et trouvèrent le mur de soutènement, qui n'était pas une couverture suffisante. Deux d'entre eux tentèrent de déborder par la droite.

Elle changea d'angle. Les attendit. Tira.

Quand le jardin fut silencieux, elle posa le fusil sur le plan de travail, à côté du bol de tomates qui n'avait pas bougé, et s'accorda deux secondes pour laisser ses mains se calmer.

— Jardin dégagé, dit-elle.

Sa voix était parfaitement égale.

— Huit, précisa-t-elle.



Le dernier homme fut le problème.

Il n'avait pas suivi les autres. Il avait attendu — dans la cave, probablement, ou dans l'un des remises du sous-sol — que le bruit se calme, que les positions se révèlent, que quelqu'un baisse sa garde d'un centimètre.

C'était le plus dangereux. Stanislas le savait depuis le début. Il y en a toujours un comme ça.

Il sortit du cellier au moment où Némésis traversait le couloir de la cuisine, par derrière, silencieux, avec un couteau — pas une arme à feu, un couteau, ce qui voulait dire qu'il avait compris que le bruit était terminé et qu'il fallait passer à autre chose.

Némésis l'entendit.

Pas à temps pour se retourner complètement — mais assez pour tourner l'épaule, et le couteau passa sur le côté au lieu de trouver ce qu'il cherchait. Ils s'empoignèrent dans l'étroit couloir, deux corps qui cherchaient un angle, et l'homme était solide, entraîné, avec l'avantage de l'initiative.

Stanislas arriva par le couloir opposé.

Il n'avait plus le SPAS — trop encombrant pour l'espace. Il avait le Magnum, mais l'angle était mauvais, Némésis dans la ligne de tir.

Il rangea le Magnum.

S'approcha.

Prit l'homme par l'arrière du col à deux mains, avec une précision qui n'avait rien d'humain dans la force appliquée, et le sépara de Némésis avec la netteté d'un geste qui n'était pas en train de chercher ses marques.

L'homme essaya de se retourner.

Stanislas lui laissa le temps de le voir.

Puis régla la question.



Le silence revint sur la villa.

Dehors, les véhicules du convoi étaient toujours là, portières ouvertes, moteurs coupés. Les cigales avaient repris. La lumière de fin d'après-midi tapait sur la pierre en oblique, orange et longue, exactement comme ce matin au marché, comme si rien n'avait eu lieu entre les deux.

Némésis s'adossa au mur du couloir. Regarda son épaule — il y aurait un hématome, un beau, mais rien de structurel. Il souffla lentement.

Mirella apparut depuis la cuisine, fusil à l'épaule, expression neutre.

Elle évalua Némésis. L'épaule. Son visage.

— Ça va, dit-il.

— Je sais, répondit-elle. Mais fais gaffe quand même.

Elle se tourna vers Stanislas.

— Dix-huit au total.

— Vingt et un, corrigea Stanislas. Il y en avait trois dans les véhicules. Ils n'ont pas bougé. Il y en a peut-être d'autres en réserve.

Un silence.

— Ils attendent un rapport qui ne viendra pas, dit Némésis.

— Ils appelleront des renforts qui arriveront dans moins de vingt minutes, dit Stanislas.

Némésis se redressa. Regarda le couloir, la porte d'entrée arrachée, le salon au fond. Puis il regarda son frère.

— On avait dit vacances, lui dit Némésis.

— Tu avais dit vacances, répondit Stanislas.

— C'est vrai.

Némésis décrocha son veston du portemanteau — il y était depuis ce matin, soigneusement plié sur le crochet, comme si quelqu'un avait prévu que la journée se terminerait debout — et l'enfila.

— Bon. On reprend les sacs ?



Ils sortirent par l'arrière en file, Némésis en tête, Stanislas en couverture.

— Attendez, il y a un truc qui cloche, fit la mercenaire en s'arrêtant net.

— A couvert ! ajouta-t-elle en poussant Némésis sur le côté.

Le coup de feu vint de la colline.

Un seul. Sec. Professionnel.

L'impact fit un bruit sourd — pas le bruit d'une balle dans un mur ou dans du bois. L'autre bruit.

Ils plongèrent derrière l'angle de la remise, Némésis et Stanislas dos à la pierre, et Stanislas eut le temps de vérifier l'écran de surveillance portable qu'il avait pris dans la cuisine. Cinq hommes remontaient par le jardin sud, lourds, équipés, progressant en appui mutuel avec la méthode de ceux qui arrivent en deuxième vague et savent que le premier groupe n'a pas répondu.

— On bouge. Vite. Le garage, lança Stan.

Il n'y eut pas de réponse derrière lui.

Il se retourna.

Mirella s'était appuyée contre le mur de la remise. Une main à plat sur la pierre. L'autre sur le côté, sous le gilet.

— Attendez un instant, les garçons. Il faut que je reprenne mon souffle.

Sa voix était égale. Presque. Pas tout à fait.

Némésis la regarda.

La tache s'élargissait sous le gilet pare-balles — sombre, rapide, avec cette progression qui ne laisse pas de doute sur ce qu'une balle perforante fait à ce qu'elle traverse. Le gilet avait ralenti. Pas arrêté.

— Mirella.

— C'est rien. Deux secondes.

— Mirella, regarde-moi.

Elle leva les yeux vers lui. Et dans ce regard-là, dans la façon dont elle le tenait — droite, volontaire, avec une légère crispation autour des yeux qui était la seule chose qu'elle ne contrôlait pas — Némésis sut.

Il se précipita vers elle. S'agenouilla. Ses mains cherchèrent le gilet, l'ouverture, quelque chose à faire.

— Non, non, non. Stan, fais quelque chose. Stan —

Stanislas s'approcha. Regarda la blessure. Regarda l'écran. Regarda son frère.

— Le serveur... quelqu'un a modifié les paramètres depuis l'extérieur. Je ne peux pas... je n'ai plus d'accès.

Il s'arrêta.

Némésis leva les yeux vers lui.

Ils se regardèrent une seconde — une seule, qui contenait tout ce qu'il n'y avait pas à dire.

Némésis se retourna vers Mirella.

Elle avait glissé légèrement le long du mur. Elle respirait par petites prises courtes, économiques, de quelqu'un qui gère ce qu'il lui reste avec soin. Sa main avait trouvé celle de Némésis sans qu'il s'en rende compte — ou peut-être que c'était lui qui avait pris la sienne, il ne savait plus.

Elle le regarda dans les yeux.

Longuement. Avec cette façon qu'elle avait de regarder les choses en face qui lui avait toujours coûté, à lui, quelque chose qu'il n'avait pas de mot pour nommer.

— J'ai eu une bonne vie, Némy.

Sa voix était un souffle. Mais elle était là, entière, sans tremblement.

— Merci. Merci à toi.

Némésis ne répondit pas.

Il ne pouvait pas répondre.

Quelque chose dans son visage se défit — pas brutalement, pas d'un coup, mais comme quelque chose qu'on tenait depuis longtemps et qu'on n'a plus la force de tenir. Des larmes coulèrent sans qu'il fasse un geste pour les retenir, et il restait là, agenouillé dans la terre du jardin, à tenir une main qui se refroidissait, et il n'y avait rien d'autre au monde que ça.

Stanislas posa la main sur son épaule.

Il ne dit rien non plus.

C'était un androïde de classe CLMP. Il avait traversé des famines, des guerres, des effondrements de civilisations. Il avait vu mourir plus d'humains qu'il ne pouvait compter, et il avait appris, avec le temps, à porter ça d'une façon qui ne le brisait pas.

Il n'avait pas appris à porter ça.

Pas ça. Pas maintenant. Pas avec son frère agenouillé dans la boue qui pleurerait sans bruit.



Les cinq hommes entrèrent dans la maison.

On entendit leurs pas sur le carrelage de la cuisine. Des voix courtes, des signaux, la progression méthodique de professionnels qui sécurisent une pièce après l'autre.

Ils se rapprocheraient de la remise dans moins de deux minutes.

Stanislas regarda l'écran. Regarda la porte de la remise. Regarda son frère qui n'avait pas bougé, qui tenait toujours la main de Mirella, qui ne regardait rien d'autre qu'elle.

Il récupéra le Magnum.

Vérifia le chargeur.

Et attendit, debout devant la porte, entre son frère et ce qui arrivait. Il restait cinq balles dans son barillet. Et ils étaient cinq.



Stanislas pivota vers la porte de la remise et déchargea le Magnum.

Cinq coups. Cinq secondes.

L'homme de tête avait un bouclier tactique — composite, anti-balle, tenu haut. Trois impacts fissurèrent le panneau sans le traverser, les deux autres se perdirent sur les côtés. Derrière le bouclier, les hommes progressaient en formation serrée, le quatrième et le cinquième en couverture latérale, canon bas.

Ils savaient ce qu'ils faisaient.

Les répliques arrivèrent immédiatement — pas en rafale, en tirs courts et ajustés, le genre de discipline de feu qui dit que ces gens-là tirent pour toucher et pas pour intimider. Stanislas plongea derrière l'établi de pierre, une balle lui passa haut sur l'épaule gauche, une autre arracha un éclat du mur à dix centimètres de sa tête.

Le Magnum était vide.

Il n'avait touché personne.

Il chercha des yeux quelque chose à utiliser — un outil, un objet, n'importe quoi qui aurait du poids ou du tranchant — et c'est là qu'il la vit.

Elle roulait sur le sol de la remise avec ce mouvement lent et parfait des objets dont on a appris à avoir peur. Cylindrique, verte, à moins d'un mètre de ses pieds.

Grenade incapacitante.

— Attention ! cria-t-il en direction de Némésis.

Il n'eut pas le temps de finir.

Le monde disparut.

Pas dans le noir — dans le blanc. Un blanc total, aveuglant, qui brûlait derrière les yeux comme si quelqu'un avait remplacé la lumière par quelque chose d'une catégorie différente. Et avec le blanc, le son — non

pas l'absence de son mais son contraire radical, un bang qui n'avait pas de durée, qui continuait après lui-même sous la forme d'un sifflement aigu qui occupait tout l'espace disponible dans le crâne et ne laissait rien d'autre.

Stanislas s'effondra contre l'établi.

Il voyait des formes — des silhouettes, des masses sombres qui bougeaient dans le blanc, qui se rapprochaient. Il entendit, ou crut entendre, les pas sur le sol de la remise. Il chercha Némésis des yeux et ne trouva que du brouillard.

Il calcula.

Grenade incapacitante de type militaire. Durée d'effet : entre huit et quinze secondes pour un humain. Pour lui — moins, mais pas assez. Trois secondes peut-être avant que son système de traitement visuel ne commence à récupérer. Les hommes seraient sur eux en deux.

Il n'avait plus de munitions.

Il ne voyait pas.

Et il ne pouvait pas bouger sans exposer Némésis, qui était quelque part derrière lui et qui ne répondait pas.

Les silhouettes continuaient d'avancer dans le blanc.



Les coups de feu arrivèrent de l'extérieur.

Pas de la colline — d'ailleurs. Du flanc de la remise, angle mort, là où personne n'aurait dû se trouver. Un fusil d'assaut, cadence rapide et précise, pas en rafale aveugle — en tirs sélectifs, court-court-court, avec les intervalles de quelqu'un qui choisit ses cibles et ne gâche pas ses munitions.

Ça dura quatre secondes.

Peut-être cinq.

Puis le silence revint, d'un coup, comme si on avait fermé une porte.

Stanislas cligna des yeux. Son champ de vision revenait par fragments — des contours d’abord, des masses, puis les couleurs. Il vit le sol de la remise. Les cinq hommes. Aucun debout.

Dans l’encadrement de la porte, une silhouette se détachait à contre-jour — grande, équipée, fusil d’assaut tenu en position basse avec la décontraction d’un outil qu’on range après usage. Elle n’était pas pressée. Elle avait le calme des gens qui viennent de faire quelque chose qu’ils savent faire.

L’homme tourna la tête vers eux. C’était l’homme de la terrasse.

— Suivez-moi si vous voulez vivre.

Un silence d’une seconde.

— J’avais dit la villa de Stallone, dit Némésis. Pas celle de Schwarzenegger.

Sa voix était plate. Pas d’ironie dedans, pas de légèreté — juste les mots, lancés par réflexe, parce que c’était ça ou rien. La bravade de quelqu’un qui ne sait pas encore quoi faire de ses mains.

Ses mains tenaient Mirella.

Il ne s’était pas levé. Il était toujours agenouillé dans la terre du jardin, les bras autour d’elle, dans la même position que deux minutes plus tôt — et il ne bougeait pas, comme si bouger était une décision qu’il n’était pas encore capable de prendre.

Sur la colline, le sniper était toujours là.

Un coup de feu. Une balle qui mordit le bois du cadre de porte à trente centimètres de l’homme providentiel.

Raté. De peu. Ou délibérément — un rappel que le temps était compté.

Stanislas s’accroupit à côté de son frère.

Il ne chercha pas ses mots. Il n’en avait pas beaucoup à offrir, et les bons étaient courts.

— Tu la retrouveras plus tard, Némy. Quand tu seras sorti d’ici.

Némésis le regarda.

Quelque chose passa dans son visage — rapide, difficile à nommer, le genre de chose qui traverse les gens quand une douleur trop grande trouve soudainement une direction où aller plutôt que de rester là à occuper tout l'espace. Il regarda l'homme dans l'encadrement de la porte. Regarda le jardin, les arbres, la colline au loin.

Puis son visage changea.

Pas d'un coup — par strates, comme quelque chose qui se solidifie. La douleur n'était pas partie. Elle était toujours là, entière, mais quelque chose s'était posé par-dessus. Quelque chose de dur, de vieux, de reconnaissable pour quiconque avait déjà vu Némésis décider qu'il avait une raison de se relever.

Il posa Mirella avec soin — lentement, comme on pose quelque chose de précieux qu'on ne veut pas brusquer — et se leva.

— D'accord, Stan. Tu as raison.

Il récupéra un pistolet sur le sol. Vérifia le chargeur. Le glissa dans sa ceinture.

— J'ai encore du travail ici bas.

Il passa devant l'homme providentiel sans le regarder, et sortit le premier dans la lumière du soir.



Némésis s'était occupé des trois hommes restés à l'extérieur.

Froidement. Sans hâte particulière, sans excès non plus — avec cette économie de gestes qui n'appartient pas à la colère mais à quelque chose de plus froid, de plus décidé. Il n'avait rien dit. Il n'avait pas eu l'air d'y penser davantage après.

L'homme au fusil d'assaut était resté en arrière pour couvrir la sortie — un peu plus longtemps que ce que Stanislas avait calculé comme nécessaire. Assez longtemps pour disparaître dans le garage et en ressortir au volant du Defender, moteur au ralenti, portières déverrouillées.

Il n'expliqua pas comment il savait où étaient les clés.

Ils grimpèrent dans le 4x4 sans échanger un mot — Stanislas côté passager, Némésis sur la banquette arrière — et le Defender s'engagea dans l'allée vers le portail.

Les explosions commencèrent trente secondes après qu'ils eurent franchi les grilles. Pas une, plusieurs — séquencées, méthodiques, le genre de démolition qui ne laisse pas grand-chose à examiner après. La villa s'effondra sur elle-même dans un bruit sourd qui roula jusqu'à la route et fit vibrer les vitres du 4x4.

L'homme au volant ne se retourna pas.

Stanislas garda les yeux sur la route devant eux.

Sur la banquette arrière, Némésis se retourna. Une seule fois. Lentement, comme quelqu'un qui fait quelque chose qu'il sait devoir faire une seule fois et bien. Il regarda les flammes un moment — pas le spectacle, pas le feu d'artifice. L'endroit. Ce qui avait été là.

Puis il se retourna vers l'avant.

Il laissa passer quelques secondes. Le Defender prenait la descente vers la nationale, les pins défilaient de chaque côté, l'odeur de fumée entraînait encore par les ventilations.

— Bien, dit Némésis.

Sa voix était redevenue la sienne — pas tout à fait comme avant, pas encore, mais reconnaissable. Il avait la même façon qu'au bar de Bruxelles de reprendre pied par le ton avant le reste.

— Tu me présentes ton ami, frère ?

Wesson

La route défila un moment sans que personne ne réponde.

Ils croisèrent deux véhicules de police, sirènes allumées, qui remontaient vers les hauteurs. Trois camions de pompiers juste derrière. Une

ambulance en queue de convoi, moins pressée que les autres — ce qui voulait dire qu'il n'y avait plus rien d'urgent à soigner là-haut.

Stanislas observa l'homme au volant. Il était concentré sur la route, les deux mains posées, les lunettes de soleil vissées sur le nez malgré la lumière qui baissait. Il n'avait pas dit un mot depuis les grilles de la villa. Pas d'explication, pas de présentation, pas de question sur leur état. Le silence de quelqu'un qui a l'habitude de ne parler que quand c'est nécessaire, et qui considère que le moment n'est pas encore venu.

Stanislas baissa les yeux une seconde. Les reposa sur la route.

— Je te présente Wesson. Un vieil ami.

— Charles Wesson, dit le chauffeur.

— Oui. Charles Wesson. C'est ça. Un vieil... ami. Qui n'a rien à faire ici.

— Eh bien, dit Némésis depuis la banquette arrière, le vieil ami qui n'a rien à faire ici — bienvenu sur la Côte d'Azur. Si t'étais arrivé une semaine plus tôt, on aurait pu faire un double au tennis avec...

Il s'interrompt.

Un silence d'une seconde. Deux.

— Je ne joue pas, dit Wesson.

— Bien. Ça me plaît. Moi non plus je ne joue plus. De toute façon, mon frère triche.

Stanislas rit doucement. Pas longtemps — juste le temps que ça prenait, et pas plus.

Il se tourna vers Wesson.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? D'où tu viens ? Je n'ai même pas été prévenu.

Wesson tourna la tête vers lui. Ce sourire qu'il avait — pas chaleureux exactement, mais reconnaissable, le sourire de quelqu'un qui trouve les choses légèrement amusantes sans jamais en faire état.

— Tu sais bien qu'on ne prévient jamais quand on descend, Clampin.

Stanislas se retourna vers la route.

— J'avais oublié ce détail.

Puis il fronça légèrement les sourcils.

— On ?

Wesson jeta un œil dans le rétroviseur. Vérifia les voies. Puis il bifurqua sur l'autoroute en direction de Marseille sans mettre le clignotant — une habitude, visiblement.

— Façon de parler. Il n'y a que moi sur le coup. Ma partenaire a d'autres occupations maintenant.

— Ah ouais ? fit Némésis. Elle aussi s'est fait trouser la peau par ta faute ?

Wesson regarda Némésis dans le rétroviseur. Pas longtemps. Juste assez.

— Non. Elle, elle a pris sa retraite. Proprement. Maintenant je fais cavalier seul.

— Cavalier seul, répéta Stanislas.

— Ouais. Mais plus maintenant.

Wesson regarda une nouvelle fois le rétroviseur, puis se retourna brièvement vers Stanislas.

— Je viens de trouver deux compagnons de route. Apparemment.

Sur la banquette arrière, Némésis s'enfonça dans le siège. Il souffla lentement, du nez, avec la résignation tranquille de quelqu'un qui reconnaît le moment où sa vie décide de lui, plutôt que l'inverse.

— Tu l'as dit, bouffi.

Stanislas le regarda un moment dans le rétroviseur. Puis il se retourna vers Wesson.

— Il faudra que tu m'expliques.

— C'est une longue histoire.

— On a de la route devant nous.

— Oui. Beaucoup.

— Alors fais-toi plaisir. Mon frère et moi, on est impatients.

Wesson ne répondit pas immédiatement. Il régla le rétroviseur d'un geste précis, vérifia les angles, et laissa le Defender prendre de la vitesse sur la voie de gauche. Mais respecta scrupuleusement la limite de vitesse.

— D'accord, dit-il. Mais je conduis en même temps.

— On ne t'en demande pas moins, répondit Stanislas.

Mais déjà Stanislas n'écoutait plus tout à fait. Une question s'était installée quelque part en lui, depuis la remise, depuis le gilet qui n'avait pas suffi — et elle ne le lâchait plus. Si une balle avait pu traverser Mirella, alors plus rien n'était à l'abri. Plus rien, nulle part. Il pensa à Eva. À l'endroit où elle se trouvait, qu'il ignorait. À ce qui pouvait l'y attendre, qu'il ignorait aussi. Pour la première fois depuis une décennie, ne pas savoir où elle était lui fit peur.

Sur l'autoroute du Soleil, le Defender filait plein nord. Derrière eux, dans la direction qu'ils avaient quittée, le ciel portait encore une légère teinte orangée que les trois hommes ne regardaient pas.

Deux d'entre eux parce qu'ils avaient d'autres choses à faire.

Un parce qu'il avait décidé de ne plus se retourner.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Ronins
Cycle Stan et Eva, volume 2

humanpowered.be